

**Immanence et poésie.
Lectures de Michel Deguy**

Silvia MAJERSKA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet-décembre 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Le principe d'immanence, fondateur de la sémiotique, subit maintes critiques de la part des diverses disciplines engagées sur le terrain de la signification et la sémiotique est appelée à connaître les limites de son axiome et à juger de la pertinence de ces objections. Notre article propose conformément à cette perspective une lecture sémiotique de l'œuvre du poète Michel Deguy qui formule l'exigence à la fois logique et morale de transposer les limites de l'immanentisme en un impératif éthique. Au-delà d'une approche subjectiviste et par un retour vers la notion de convention, la poésie dévoile le lien vital entre le sens et l'espace intersubjectif qui l'accueille et le garantit.

MICHEL DEGUY, FIGURE, ÉNONCIATION, INTERSUBJECTIVITÉ, ÉTHIQUE

Silvia Majerska est docteure en Langue Française diplômée de l'Université Sorbonne Paris IV et de l'Université Comenius de Bratislava en Slovaquie (2013). Elle a consacré sa thèse à la valeur éthique de la figuration poétique dans l'œuvre de Victor Hugo et de Michel Deguy. Ses recherches portent sur le statut sémiotique, stylistique et rhétorique du langage figuré et sur les paradigmes ethos/pathos et idiolecte/sociolecte.

Pour citer cet article :

Majerska, Silvia, « Immanence et poésie. Lectures de Michel Deguy », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 385-397,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s3_23_majerska>.

Immanence et poésie. Lectures de Michel Deguy

Silvia MAJERSKA

(Université Paris – Sorbonne et Université Comenius de Bratislava)

Introduction

La définition première de l'immanence du langage telle qu'elle est donnée chez Saussure et Hjelmslev et reprise par Greimas, repose sur l'exclusion de la notion de réalité du domaine du langage verbal. C'est, comme le justifient Courtés et Greimas (1993 : 181), « pour écarter de la théorie sémiotique toute querelle métaphysique » que la sémiotique aborde le signe du point de vue de son rapport à d'autres signes. Postulat théorique à visée méthodologique, le principe d'immanence s'appuie sur la notion de *structure*, l'unique objet scientifiquement et objectivement descriptible, et implique la non pertinence de la réalité extra-linguistique. Inhérent au structuralisme, ce principe a pénétré dans l'ensemble des sciences humaines comme un argument de scientificité et, de ce fait, comme un argument d'autorité. Il a représenté une véritable révolution des sciences du langage et il s'est montré extrêmement riche en perspectives et en applications au-delà de la discipline même.

Comme l'explique Jean-Claude Coquet, la linguistique d'énonciation a vite montré les limites du repli du langage sur lui-même, divisant à l'intérieur de la discipline « d'un côté ceux qui adoptent le point de vue statique, combinatoire de Carnap, comme Hjelmslev, de l'autre ceux qui sont attachés à la notion de dynamique » (Coquet 191 : 23-35). Nous souhaitons, à partir de certaines lectures en poésie, envisager ces deux conceptions, en

apparence contradictoires, dans leur complémentarité. Mais au-delà même d'une réflexion sur le jeu entre langage (structure abstraite) et parole (usage individuel et subjectif), cette complémentarité invite à une triple confrontation entre le langage, la parole et la langue (usage collectif et phénomène social). La continuité entre le principe d'immanence, l'usage individuel et l'usage collectif apparaît de manière très pertinente dans l'œuvre du poète et philosophe contemporain Michel Deguy qui porte une attention particulière à la constitution collective de la valeur. Visant le lien entre le principe d'immanence et le nihilisme que nous définissons plus loin dans cette étude, cette œuvre s'engage à questionner les implications de l'immanence du langage afin de l'ériger en une nécessité morale.

I. Éthique de la structure

La position du poète Michel Deguy, élaborée et défendue à la croisée de la littérature et de la philosophie dans son œuvre poétique et théorique, semble, du point de vue purement structuraliste, paradoxale. L'immanence du langage reste un concept pertinent sur le plan du rapport entre le langage et la réalité mais non sur celui du rapport entre le langage et le sujet. Le langage est, en effet, envisagé comme un moyen d'accéder à l'espace subjectif et intersubjectif où est élaboré le sens. La validité du principe d'immanence n'est donc confirmée qu'en tant que condition de l'expérience individuelle et de l'échange intersubjectif, l'articulation entre ces deux moments étant constitutive du noyau même du langage. Cette conception est donc partiellement en accord avec les thèses centrales du structuralisme. Le poète prend en revanche une distance critique là où le refus de la réalité objective acquiert une allure nihiliste. Cette distance le conduit vers le parti pris d'une réalité de nature subjective et intersubjective qui, au lieu de s'opposer au principe d'immanence du langage, se fonde sur elle, puisant en elle la possibilité de son propre advenir.

La continuité entre les notions de *langage*, de *parole* et de *langue* peut être formulée du point de vue de la notion de *valeur*, tout à fait primordiale quant au principe d'immanence. Afin de maintenir la continuité que nous venons de suggérer, il paraît nécessaire, en effet, de considérer la valeur telle qu'elle est définie chez Saussure¹, sous un aspect double évoqué par Jean-Marie Klinkenberg – à la fois comme une *forme* et comme une *force* (Klinkenberg 2011). Cela permet de compléter l'acception structuraliste de la valeur par une acception plus dynamique, susceptible d'inscrire la conception immanentiste de la valeur dans un contexte de

production plus large – celui pris en charge par la linguistique de l'énonciation, la rhétorique, l'herméneutique ou encore la pragmatique.

Que le propre de la valeur – dans le sens saussurien – soit de délimiter le signe sur un mode négatif, par opposition aux autres signes, n'est certes pas à être remis en question. Il paraît néanmoins réducteur de considérer la valeur-forme en elle-même et pour elle-même car, déstituée du contexte de sa production et de sa réception, on comprend mal comment elle garantit l'unité du langage manifestée à travers le niveau sémantique et phonétique en tant qu'ensemble de différences. Si l'étude de la subjectivité, depuis les travaux de Jakobson, de Benveniste ou de Kerbrat-Orecchioni, sans oublier le moment herméneutique de Rastier avec la sémantique interprétative, montre, en effet, l'intérêt du dépassement du principe de l'immanence, l'étude plus systématique de la langue et des mécanismes collectifs mériterait également un intérêt particulier. Saussure y portait une attention particulière en distinguant la langue du langage et de la parole. Il définit la langue comme un « produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus » (Saussure 1972 : 25).

La langue chez Saussure « n'existe parfaitement que dans la masse » et « qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté » (*Ibid.*, p. 30-31). Ladite convention représente ainsi dans une certaine mesure le degré zéro du langage, la référence, la norme. Comme le constate le collectif du Groupe μ dans la *Rhétorique générale*, « le degré zéro n'est pas contenu dans le langage tel qu'il nous est donné » (Groupe μ 1982 : 35) : il est communautaire et extra-linguistique. Saussure conclut qu'« il n'est donc pas chimérique de dire que c'est la langue qui fait l'unité du langage » (Saussure 1972 : 27).

Une telle perspective renvoie à un ensemble de phénomènes mettant en scène la partageabilité du sens en vue d'une gestion de l'intersubjectivité, dont nous suggérons une liste non-exhaustive : la notion hjelmslévienne de *substance du contenu*, c'est-à-dire la portée subjective et collective du signe ; la pensée du sens commun² englobant l'étude du stéréotype, du cliché, du lieu commun ; symétriquement, la linguistique des points de vue³ ou encore l'argumentation telle que la réintroduisent dans le débat Perelman et Olbrechts-Tyteca, sans oublier la notion de *débrayage* ainsi que le figement lexical et la phraséologie qui contribuent à penser l'effacement de la subjectivité. Ces phénomènes et les domaines d'études qu'ils instituent à l'intérieur de la discipline sont de nature disparate, mais ont tous le mérite de susciter des interrogations qui remettent en question la pertinence du principe d'immanence.

2. Immanence et nihilisme

2.1 *Des choses aux mots*

Si nous convoquons au débat le poète Michel Deguy, c'est parce que sa position consiste en une subtile articulation de l'approche immanentiste du langage avec la nécessité d'un geste subjectif et intersubjectif en parole et en langue. Deguy apparaît pourtant à premier abord comme un poète du « monde » et des « choses ». Il n'a jamais cessé de parler du monde qui tient une place primordiale dans sa poétique. C'est pourtant avec prudence qu'il faut interpréter ces termes qui permettent au poète de célébrer la capacité du langage de représenter le réel. Car ce dernier n'a pas, chez Deguy, poète et phénoménologue, d'autre fondement que son devenir intersubjectif. Cela vaut pour le terme de « monde » à fortes résonances heideggeriennes : « [...] l'expérience poétique d'habiter la maison conduit la pensée à la pensée du monde comme habitation qui fonde par le haut la redescende pour permettre alors un véritable maisonner » (Deguy 1987 : 34), ainsi que pour le terme de « chose » qui « n'est pas un objet dans l'objectivité photographiable, mais manière du voir, mode théorique du voir » (*Ibid.*, p. 25) : « [...] l'ouvrage humain "actualise", détermine et configure, l'être-tel, l'être avec, l'être-comme d'une chose ; réalise, dit le langage, *i. e.* la fait advenir comme *res* dans sa réalité » (*Ibid.*, p. 65).

Une dialectique entre la valeur conceptuelle et la valeur intersubjective de ce que le poète désigne par « monde » ou par « chose » permet de fonder la pensée d'un réel creusé par le lien entre les sujets parlants. Plus qu'une valeur surajoutée, ce dernier est un mode d'être du langage, la condition et le lieu de son advenir. Au-delà de sa visée sémiotique, le langage, envisagé du point de vue de l'immanence de la structure comme nous l'avons exposé précédemment, est donc chez Deguy subordonné à l'articulation entre la parole et la langue. La structure des relations entre les signes est prise en charge par la structure – intersubjective et éthique – des relations entre les sujets parlants. En d'autres termes encore, l'inscription du principe d'immanence au sein d'un espace commun, creusé par un échange collectif de paroles individuelles⁴, incite non pas à opposer, mais à croiser le principe synchronique et diachronique du langage. Saussure affirme, en effet, que « tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole » (Saussure 1972 : 138) tout en posant que « c'est la langue qui fait l'unité du langage » (*Ibid.*, p. 27). Une telle réflexion semble donc se fonder sur l'acte d'énonciation, mais le dépasse aussi largement car la fonction symbolique du langage est dédoublée par sa fonction communicative.

Il s'agit, chez le poète, d'une véritable équation entre le particulier et l'universel. Le poète sort de sa longue discussion avec la phénoménologie (notamment avec Heidegger, par exemple dans *La poésie n'est pas seule*) en mettant au premier plan de sa pensée une théorie purement formelle de la ressemblance. Assignant un rôle primordial à la figure poétique, il affirme que « la chose se ressemble en rassemblant ses ressemblances » (Deguy 1987 : 52) de telle manière que les objets « comparaisent pour que chacun paraisse » (*Ibid.*, p. 106). Le poème est, par conséquent, « [...] "l'expansion de choses infinies", lieu où peuvent s'étendre, s'épandre, des choses non finies ; extension, expansion offerte de choses en choses de choses ou *extension de la possibilité sur le monde* » (Deguy 2000 : 27).

Le monde s'ouvre et se referme avec le langage, d'où une délimitation de l'objet visible conforme à la conception structuraliste du langage : « C'est une relation, un rapport, non un élément qui saute aux yeux. Mais construit : en langage, en dit, en mots. Le vu ne peut être vu que par un dire qui ouvre la relation en la disant » (Deguy 1987 : 107).

Notons enfin que la tension entre le concept de *monde*, représenté et véhiculé par et dans la langue, et celui de réel, substantiellement inconnaissable et insaisissable dans sa totalité, entraîne également le rejet du concept d'*imitation* en art car « l'œuvre d'art produit ce à quoi l'art se réfère, ou monde, en cherchant elle-même à faire monde » (*Ibid.*, p. 71) et impose la pensée du vide qui s'érige comme une menace devant le sujet parlant.

2.2 *Immanence, chute libre ou élévation ?*

La tension évoquée correspond parfaitement au refus fondateur du principe de réalité dans la sémiotique saussurienne et hjelmslévienne. Axiome de toute une discipline, cette thèse est formulée également comme la tension entre le monde et le mondain telle qu'on la retrouve chez Georges Molinié : « Tout le mondain est appréhendable ; tout l'appréhendable est du mondain. Ce qui veut dire qu'on n'appréhende que du mondain, et jamais du monde : le monde est effectivement indicible » (Molinié 1998 : 9).

Semblablement aux sémioticiens, le monde poétique de Deguy est hanté par l'innommable, l'indescriptible, l'irreprésentable. Répétant le mécanisme mis en œuvre dans la langue, la figure poétique, cette « hantise de l'(in)nommable » (Deguy 2000 : 162), consiste à « proportionner [l]a vie au néant par l'œuvre » (*Ibid.*, p. 82). D'où une réflexion poussée sur les figures telles que la périphrase ou la paraphrase⁵ qui délimitent une zone de sens, mais qui « tournent autour » d'un centre qui « n'existe pas » (Deguy 2000 : 160). D'où également la rupture avec la conception

traditionnelle des figures comme ornement du discours ou comme écart par rapport à une norme – qui serait celle d'une réalité objective. Enfin, s'y inscrit aussi le goût du poète pour les constructions syntaxiques qui circonscrivent un référent absent, telles que « ce qui » ou « ce que », qui mettent à nu le travail profond de toute langue, telle une « vibration nihile / Du tout ET rien » (Deguy, 1998 : 12). « Locutions pré-nominales » et « réceptacles vides » (Mainardi 1996 : 155) très fréquents dans l'écriture du poète, c'est l'innommable que prennent en charge ces constructions.

La tâche du poète sera dès lors de lutter contre ce néant, afin d'éviter le silence considéré, dans une posture anti-wittgensteinienne, inacceptable car immoral : « Ce qui a lieu d'être / Ne va pas sans dire / Ce qu'on ne peut pas dire... / Il faut l'écrire » (Deguy 1985 : 131, « Aide Mémoire »). Un tel engagement puise sa raison d'être et sa signification dans la dimension éthique du langage. Puisque le principe d'immanence attribue aux formes verbales un caractère nécessairement arbitraire et relatif, accepter ce principe conduit inéluctablement au nihilisme ou scepticisme qu'il faut entendre dans le sens philosophique comme la négation de toute réalité substantielle et absolue. L'absence de formes entraîne l'absence de valeurs morales que les formes sont censées véhiculer. Ce point critique justifie la nécessité d'inscrire le principe d'immanence dans un contexte plus large de production et de réception du langage. C'est en ce point critique enfin que la pensée formelle et immanentiste de la signification dévoile sa force et sa fragilité. La menace d'une chute libre dans le vide du sans-valeur est la face cachée de la capacité de l'homme d'« élévation » par le langage, l'âme même étant « le principe d'élévation : l'ascenseur » (Deguy 2007 : 54-55). Le caractère arbitraire du langage vis-à-vis de la réalité extra-linguistique destitue le langage de sa valeur absolue bien que ce même langage reste l'unique ressort de l'échange intersubjectif. Insistant sur l'identification entre le néant sur le plan de la représentation et le néant sur le plan de l'échange entre les sujets parlants, le poète ne cesse de tracer les conséquences catastrophiques de la perte des valeurs dans l'échange intersubjectif.

3. L'immanence en partage

3.1 Des deux semblances

Le parti pris phénoménologique du poète qu'est Michel Deguy pousse celui-ci à explorer plus encore que les conclusions de sa position, ses implications. Face au bilan dressé de l'instabilité du sens, il parvient à

dépasser ce moment déstabilisant grâce à la pensée du partage qui garantit l'unité de la langue. Annonçant que « qu'il y ait *monde* ; que le "monde existe" ; cela est une croyance, relève d'un croire » (Deguy 1973 : 130), le poète confirme en effet sa profonde sympathie vis-à-vis d'une conception rhétorique et pragmatique de la signification. Le principe d'immanence du langage y est énoncé, mais le débat sur l'existence ou non du réel est déplacé vers un débat tout autre. L'advenir de la signification y est strictement conditionné par l'espace intersubjectif qui devient la référence première de toute forme sémiotique.

C'est dans cette perspective que le poète établit un rapprochement entre l'être-ensemble des choses, sur le plan de la représentation et de la perception (tel « l'être avec, l'être-comme d'une chose » advenant à travers la figure de ressemblance *comme* une autre chose), et l'être-ensemble des hommes, et cela, pourrions-nous ajouter, au sein d'un être-ensemble des choses et des hommes. Loin d'être une adhésion passive, l'accord tacite qui donne lieu à l'usage du code est fondé sur un incessant dialogue ayant pour objet le système de valeurs de ce code. Umberto Eco parle à ce propos dans *Kant et l'ornithorynque* de la « nature contractuelle » (Eco 1999 : 285) et non plus conceptuelle de la référence linguistique, chargée d'une « forte composante négociale » (*Idem*). L'idée d'une négociation profonde permet, en effet, d'englober le phénomène de convention, central dans la thèse immanentiste du langage⁶, qui répond au décalage entre l'arbitraire du signe et son opérativité (ou efficacité) communicationnelle.

L'énonciation même doit être envisagée, nous semble-t-il, comme un acte double – en tant qu'acte individuel d'utilisation du langage, mais qui est en même temps nécessairement conditionné par l'adhésion au code collectif et par son acceptation (ou non). Toute prise de parole comporte déjà l'expression du consentement et de l'assentiment vis-à-vis du code même mis en œuvre dans l'énoncé, afin de garantir le rôle du code comme moyen de communication. L'efficacité communicationnelle d'un langage montre que ce dernier peut être considéré comme le résultat d'une négociation *réussie* des points de vue et des valeurs entre les subjectivités.

Le contenu de cet échange et de l'objet de ce dialogisme interne, constitutif du signe à l'intérieur d'un système sémiotique partagé, met constamment en marche le processus de débrayage. Phénomène inverse de l'embrayage, le *débrayage* consiste en des composantes partagées et collectives d'une langue donnée. Comme l'affirme Denis Bertrand dans son *Précis de sémiotique littéraire*, le débrayage procède par l'éjection, le rejet et la négation. Le rejet du référent advient par le débrayage actantiel, spatial et temporel qui se manifeste comme la projection d'un non-je, d'un

non-ici et d'un non-maintenant. Ce procédé est la condition d'un discours partageable, permettant de « poser, et ainsi d'objectiver, l'univers du "il" (pour la personne), l'univers de l'"ailleurs" (pour l'espace) et l'univers de l'"alors" pour le temps » (Bertrand 2000 : 57).

L'idée de dépersonnalisation sous-tend également la poétique de la semblance chez Michel Deguy. Elle prend la forme d'un rapprochement du sujet avec ses « semblables » dans la langue, elle-même fondée sur les rapports de ressemblance entre les éléments qui la composent :

La similitude (l'être-comme) est à découvrir ; faire du prochain passe par le rapprochement ; et la formule claudélienne, « Le devoir est des choses prochaines », intéresse aussi la poésie, *poétiquement* à supposer qu'il y ait encore des choses, disais-je, et c'est toute la question au XX^e siècle finissant. [...] Découvrir l'homme en chacun d'entre nous (parmi le comm-un des mortels) est une tâche poétique. Le semblable-au-semblable, est à découvrir. (Deguy 2000 : 35)

Posant que « ce qui rassemble de cette manière fait se ressembler » (Deguy 1998 : 84), le geste poétique fondé sur la « concroissance diallélique du rassembler et du ressembler, de l'être ensemble et de la semblance » (Deguy 1987 : 53), fait de la langue un « pays d'adoption » (Deguy 1969 : 35, « Etc. »). L'essentiel de ces interrogations peut se formuler comme l'articulation entre l'acte verbal individuel et collectif puisqu'il s'agit d'articuler les « deux humanités » (voir notamment Deguy 2007 : 169-173) de l'homme ou les « deux modes de la substance "humanité" » (*Ibid.*, p. 217) – l'humanité « individuante-individuée », et l'humanité « commune, collective, générique ». Le poète n'hésite pas à parler du mystère d'une telle « transsubstantiation » (*Ibid.*, p. 171) qui « gît donc dans le passage entre les deux états, les deux modes, la relation de l'un à l'autre » (*Ibid.*, p. 170), se demandant « [c]omment passer en première personne du singulier au pluriel » et « quels sont les transformateurs, les connecteurs entre les deux substances, facteurs de la transsubstantiation » (*Idem*).

Au-delà de l'analogie entre la ressemblance sur le plan sémantique, telle qu'elle est massivement mise en place dans les tropes, systématiquement explorée par Deguy (l'être-ensemble des choses), et la ressemblance sur le plan de l'échange intersubjectif dans la langue (l'être-ensemble des hommes), a lieu, de manière plus restreinte, une analogie entre l'homme et le langage. Elle prend la forme de considérations sur l'anthropomorphose, posant que le poème « dévisage et envisage ce qui demande à paraître comme un visage » (Deguy 1998 : 12) :

[...]

Il n'y a jamais que *groupes de ressemblances*

Faisceaux de semblants pour la pensée
 Qui s'approche du comme-un des mortels
 Cette anthropomorphose qui pourrait échouer
 (« Ce matin », Arrêts fréquents, in Deguy 1999 : 167)

Le geste consiste en une humanisation ou « prosopoésiation » du monde que l'homme construit à son image. « Nous ne ressemblons qu'à du langage "vrai" de chiffrer une inidentifiable identité comparable à aucun modèle déposé », dira le poète (Deguy 1973 : 44-45).

3.2 Vers une sémiotique du commun

Les limites de la conception formelle et immanentiste du langage surgissent avec plus de puissance de la réflexion du poète sur le phénomène d'insignifiance ou de déception qui englobent – à travers les notions de *ruine* ou de *relique* – l'inadéquation, la non-coïncidence entre l'expérience et les moyens d'expression susceptibles de l'exprimer. C'est dans le thrène *À ce qui n'en finit pas* que Deguy retrace l'impossible dénomination et qu'il atteint, à propos de l'inscription sur le tombeau, les limites du dicible : « Quelle phrase, quels mots, oser inscrire, lapidaires, "justes" ? Quelle sentence mettre en balance avec l'autre côté du marbre, apte à équilibrer le néant [...] » (Deguy 1995 : 1367) ? Face à l'épreuve du deuil, les expressions, les locutions, les tournures inefficaces ou inactuelles littéralement *déçoivent* le poète *inconsolé*. Or si « les vivants payent trop cher cette euphémisation exténuée de la mort » (Deguy 1995 : 79), l'euphémisme même est délimité comme un phénomène social et envisagé dans sa dimension morale. La mort « [...] n'est pas bonne à dire. Ça va mieux en la taisant. Et en évitant de s'approcher des zones où on aurait à l'éviter – à la taire. De proche en proche, on s'éloigne. Jusqu'à en oublier l'horizon » (Deguy 2000 : 169).

Le phénomène d'euphémisme qui « tourne autour de l'indicible ; affuble l'ineffable » (*Idem*) ramène la réflexion sur les notions centrales de *disproportion* et de *démesure* entre l'expérience et l'expression qui entravent le partage de l'irréductible singularité de l'expérience de l'individu quand « [l]e phénomène et le légomène ne se recouvrent pas » (Deguy 1998 : 89). Confronté à l'inexpressivité des termes de *tristesse* ou de *chagrin*, là où la culture échoue, le poète cherche à savoir comment « s'y faire » (Deguy 1995 : 80), cherche à « faire son deuil », s'inscrivant ainsi dans la réflexion proprement socio-sémiotique d'Eric Landowski à propos des « passions sans noms »⁸.

Une telle réflexion renoue précisément avec la problématique que nous considérons comme centrale pour la sémiotique et que nous avons

abordée plus haut, celle de l'articulation entre le particulier et l'universel. Comme le suggère la formule incantatoire et paradoxale – délibérément contradictoire – de Michel Deguy dans *Ouï-Dire* où « Tout est ruine / Et la ruine / Un contour spirituel » (Deguy 1966 : 33), il s'agit de se préoccuper du devenir de la langue en parole et de la parole dans la langue. Deux perspectives s'y opposent et s'y complètent : la figure poétique, le principe individualisant, et le langage ordinaire ou littéral, le principe généralisant, fondé sur la banalisation et la stabilisation des unités syntagmatiques qui nous intéresse ici dans la perspective d'une pensée du commun. Le mécanisme de ce dernier fonctionne globalement sur le modèle du *figement lexical*⁹. Opposé à la syntaxe libre et donnant lieu aux locutions figées, le figement fonde les phénomènes d'idiomaticité et de phraséologie¹⁰.

Le processus de *figement lexical* reste pourtant obscur dans le sens où le figement d'une expression donnée plutôt que d'une autre reste une question arbitraire et obéit au mécanisme d'un accord tacite entre les locuteurs. À partir du moment où, comme le constate Salah Mejri, « théoriquement, toute séquence syntagmatique libre est candidate au figement » (Mejri [éd.] 2003 : 6), le figement lexical doit obéir à la préférence collective et à une convention tacite sur une expression donnée : « Plus une cooccurrence est fréquente, plus elle a de chances de se lexicaliser. Ainsi l'emploi privilégié annonce-t-il le figement tout en s'inscrivant dans la combinatoire libre » (*Ibid.*, p. 69).

Nous souhaitons souligner enfin la pertinence de la pensée du sens commun ou de la doxa qui cartographie la frontière entre la connaissance et la croyance¹¹, entre l'individu et la communauté. Orientée vers des phénomènes tels que la thématique, le lieu commun, le cliché, le stéréotype ou le phraséologisme, elle s'intéresse aux différents modèles verbaux de stabilisation de la signification et devient, par conséquent, l'indicateur de la validité et de l'opérativité d'une conception substantielle du langage, étendue entre l'individuel et le collectif.

Conclusion

Les interrogations que suscite la lecture de l'œuvre du poète contemporain Michel Deguy ont le mérite de remettre en question la pertinence du principe d'immanence sans radicalement rompre avec lui. Si nous constatons la nécessité d'un dépassement du plan d'immanence du langage en lui assignant une dimension intersubjective et éthique, reste à traiter la distance entre la parole et la langue qui opposent, sur le plan

de la transcendance du sujet, le subjectif à l'intersubjectif et l'individuel au collectif.

Ainsi à partir de la définition de la pensée chez Deguy dans *Réouverture après travaux*, où « penser, dans cet emploi philosophique souvent intransitif, veut simplement dire : ne pas penser qu'à soi ; sortir de la bulle psychique idiote de mes "pensées" [...] » (Deguy 2007 : 218), on est tenté de délimiter l'acte de « parler » comme « ne pas parler que de soi ». Quant à l'équivalent d'une telle définition en termes proprement linguistiques et sémiotiques, il devrait être pris en charge par les nombreuses perspectives qui s'annoncent plus que pertinentes, sans oublier celle de leur possible unification. Elles pourraient, idéalement, enrichir les approches immanentiste et subjectiviste du langage, mais aussi encourager leur coexistence en nourrissant le débat nécessaire entre le langage, la parole et la langue.

Notes

- 1 La valeur d'un terme est définie dans le *Cours de linguistique générale* essentiellement à partir de son caractère différentiel par rapport aux autres termes du système. Le rapport d'opposition fonde alors le rapport de solidarité.
- 2 Pour ne citer que quelques auteurs, mentionnons les travaux de Jean-Claude Anscombe, d'Oswald Ducrot, de Ruth Amossy ou encore de Georges-Elia Sarfati.
- 3 Nous renvoyons notamment aux travaux d'Oswald DUCROT (1984).
- 4 Rappelons au sujet de l'articulation entre l'individuel et le collectif que, chez Saussure, la langue, « impuissante à se défendre contre les facteurs qui déplacent d'instant en instant le rapport du signifié et du signifiant » (SAUSSURE 1972: 110), fait « corps avec la vie de la masse sociale » (*Ibid.*, p. 108) et que l'évolution diachronique connaît deux moments : « 1. celui où elle surgit chez les individus ; 2. celui où elle est devenue un fait de langue, identique extérieurement, mais adopté par la collectivité » (*Ibid.*, p. 137).
- 5 Les deux figures deviennent le modèle même de la pensée : « L'autour-de et le à-côté, le tourner et le longer (contourner, s'approcher, éviter...) font le mouvement de la pensée. *Faire le tour* de la chose, c'est toujours le programme » (DEGUY 2000: 167). De même, les figures telles que la métaphore ou la comparaison deviennent « catachrèse de l'innommable » (*Ibid.*, p. 53).
- 6 « [...] Tout moyen d'expression reçu dans une société repose en principe sur une habitude collective ou, ce qui revient au même, sur la convention » (SAUSSURE 1972: 100-101).
- 7 Bien qu'il s'agisse d'un livre non-paginé, nous avons numéroté les pages pour en faciliter la lecture.
- 8 L'expression renvoie au titre même de l'ouvrage, LANDOWSKI (2004).
- 9 Voir notamment MEJRI (ED. 2003) ; et ANSCOMBRE ET MEJRI (EDS 2011).
- 10 Notons que dans sa tendance à neutraliser et à universaliser l'expression, la phraséologie est fondée sur l'atténuation et l'effacement du sens figuré, propre au langage poétique.
- 11 L'étude des formes relevant de l'opinion commune s'articule autour des phénomènes d'objectivité et d'évidence qui relèvent d'une « identité sociale » et de la « cognition sociale » (AMOSSY ET HERSCHBERG-PIERROT [1997] 2011: 49).

Bibliographie

AMOSSY, R. ET HERSCHBERG-PIERROT, A.

(1997) *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, 2011.

ANSCOMBRE, J.-CL. ET MEJRI, S. (ÉDS)

(2011) *Le figement linguistique: la parole entravée*, Paris, Honoré Champion.

BERTRAND, DENIS

(2000) *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan.

COQUET, JEAN-CLAUDE

(1991) « Réalité et principe d'immanence », *Langages*, 25^e année, n° 103.

DEGUY, MICHEL

(1966) *Où dire*, Paris, Gallimard.

(1969) *Figurations*, Paris, Gallimard.

(1973) *Tombeau de Du Bellay*, Paris, Gallimard.

(1985) *Gisants*, Paris, Gallimard.

(1987) *La poésie n'est pas seule. Court traité de poétique*, Paris, Seuil.

(1995) *À ce qui n'en finit pas: thrène*, Paris, Seuil.

(1998) *L'énergie du désespoir*, Paris, PUF.

(1999) *Gisants. Poèmes III 1980-1995*, Paris, Gallimard.

(2000) *La raison poétique*, Paris, Galilée.

(2007) *Réouverture après travaux*, Paris, Galilée.

DUCROT, OSWALD

(1984) *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

ECO, UMBERTO

(1999) *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Grasset.

GREIMAS, ALGIRDAS JULIEN

(1966) *Sémantique structurale*, Paris, Librairie Larousse.

GREIMAS, A. J. ET COURTÉS, J.

(1993) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette Supérieur.

GROUPE μ

(1982) *Rhétorique générale*, Paris, Seuil.

HJELMSLEV, LOUIS

(1971) *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. fr. de Anne-Marie Léonard, Paris, Minuit.

KLINKENBERG, JEAN-MARIE

(2011) « Conclusions. De la valeur d'échange à la valeur éthique, en passant par la valeur de survie », *Semen*, n° 32, mis en ligne le 01 octobre 2011, disponible sur: <<http://semen.revues.org/9394>> (Consulté le 07 septembre 2013).

LANDOWSKI, ERIC

(2004) *Les passions sans nom*, Paris, PUF.

MAINARDI, CÉCILE

(1996) « La déhiscence référentielle chez Michel Deguy ou l'inconnue x », in Yves Charnet (éd.), *Le poète que je cherche à être*, Paris, Table ronde, Belin.

MEJRI, SALAH (ÉD.)

(2003) "Le figement lexical", *Cahiers de lexicologie*, 2003-1, n° 82, Paris, Champion.

MOLINIÉ, GEORGES

(1998) *Sémiostylistique: L'effet de l'art*, Paris, PUF.

SAUSSURE, FERDINAND (DE)

(1972) *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.